

LA QUESTION DU REGARD DANS *BLED* DE TIERNO MONENEMBO

Yao Dit Ouattara Adaman KOUADIO

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

adam_kouadio@yahoo.com

Résumé : Pendant que la majorité des observateurs porte un regard accusateur sur l'un ou l'autre antagoniste de la guerre d'Algérie (1992-2002), Tierno Monénembo à travers son roman *Bled*, tient pour responsable l'ensemble de la société algérienne en considération de l'inflexibilité des uns face à l'opinion des autres. Dès lors, la question est de savoir comment il parvient à se positionner sans prendre parti pour un des acteurs du conflit. Par le truchement du système des personnages, l'auteur guinéen met chaque camp sous le coup du jugement de l'autre. Une démarche qui appelle une analyse comparatiste des points de vue des personnages. D'où la nécessité d'étudier la problématique du regard dans ce roman. *In fine*, il s'agit pour l'auteur d'inviter à se départir de tout manichéisme et à l'instauration d'une tolérance mutuelle.

Mots clés : Algérie, Guerre, Inflexibilité, Monénembo, Roman, Regard

THE ISSUE OF GAZE IN *BLED* OF TIERNO MONENEMBO

Abstract : While the majority of observers cast an accusatory gaze on one or the other antagonist of the Algerian war (1992-2002), Tierno Monénembo, through his novel *Bled*, holds the entire Algerian society responsible in consideration of the inflexibility of some towards the opinions of others. Therefore, the question is how he manages to position himself without taking the side of one of the actors in the conflict. Through the system of characters, the Guinean author places each side under the judgment of the other. An approach which calls for a comparative analysis of the characters' points of view. Hence the need to study the problem of the gaze in this novel. Ultimately, for the author, it is a question of inviting us to abandon all Manichaeism and to establish mutual tolerance.

Keywords: War, Algeria, novel, inflexibility, gaze, Monénembo

Introduction

La plupart des personnes se prononçant sur la guerre d'Algérie (1992-2002) estiment que le conflit serait né du refus du parti au pouvoir de céder les rênes du pays au Front Islamique du Salut (FIS) à l'issue des élections présidentielles de janvier 1992, dont les résultats auraient été en faveur du FIS. L'inacceptation du gouvernement à passer la main au FIS viendrait des craintes d'une transformation de l'Algérie en un État islamique. Chacune des deux factions refusant de lâcher du lest, les esprits se chauffent davantage et un conflit militaire naît entre l'armée gouvernementale et plusieurs groupes armés affidés au FIS : « Il y a eu le passage à l'acte. Avec la terrible violence des groupes islamiques pour conquérir le pouvoir, et une violence également terrible de l'Etat algérien pour se maintenir » (Stora, 2003, p. 84). Ayant vécu quelques années en terres algériennes avant l'avènement du conflit, Tierno Monénembo estime que le fond du problème réside en la fermeture d'esprit des uns et des autres. Pour lui, témoin d'expression d'intégrisme islamique lors de son séjour algérien, la méfiance du gouvernement face au FIS est justifiable :

Je voulais parler de mon expérience algérienne de façon romancée, mais entre-temps des choses beaucoup plus importantes que mon expérience algérienne se sont déroulées : le [sic] montée des extrémismes que j'ai vu venir, et vous avez bien vu que, moi, je parle de l'Algérie des années 1980 où tout allait encore plutôt bien, à un moment où les signes précurseurs de la période noire des années 1990 se mettaient en place [...] C'est à ce moment-là que les intégrismes musulmans commencent à imposer leurs faits, sinon à l'État du moins à la société, avec une brutalité terrible. J'y ai perdu plein d'amis. Donc j'ai voulu décrire cette période difficile à cerner, l'Algérie ne savait plus où elle allait. (Bertho, 2017, en ligne).

Toutefois, Monénembo refuse de prendre parti, estimant que chaque camp a sa part de responsabilité, car l'Algérie était dans un engrenage. Aussi bien les intégristes que le gouvernement, tous les Algériens étaient imbibés dans le dogme musulman au point de dresser le lit à une montée exponentielle du fondamentalisme :

L'Algérie a fait de l'islam un socle, alors que le pays aurait pu se réclamer de la laïcité. Il y avait, au lendemain de l'Indépendance, très peu de femmes voilées. Mais le culte de l'ancêtre a tout changé. Il a donné le tribalisme en Afrique noire et l'islamisme au Maghreb. Cette idéalisation du passé a donné naissance au salafisme. D'ailleurs, Salaf signifie ancêtre. (Machaï, 2016, en ligne).

Cette analyse objective tant à devenir la marque de fabrique de Monénembo lorsqu'il s'intéresse aux faits historiques. En la matière, Jerzy Żywczak estime que le succès du tout premier roman de l'écrivain guinéen, *Les crapauds-brousse* (Monénembo, 1979), vient du fait qu'il se soit abstenu d'incriminer uniquement les classes dirigeantes africaines au sujet des soubresauts que rencontre le continent. J. Żywczak (2010, p.92) affirme : « Ce succès peut s'expliquer par le fait que T. Monénembo a su par la sobriété de son écriture éviter la naïveté ou le manichéisme qu'on trouve parfois dans les romans de satire politique ». Cette abstention du Prix Renaudot 2008 à accuser systématiquement un groupe de personnes se pose, de notre point de vue, comme la toile de fond du roman *Bled* à travers la question du regard. La question est donc de savoir dans quelle mesure l'écrivain porte un regard objectif sur la crise algérienne dénommée la décennie noire (1992-2002) à travers le roman *Bled*. Pour répondre à cette interrogation, il nous semble judicieux de nous baser sur la méthode comparatiste dans la mesure où elle permet de comparer des entités du même paradigme présentes dans un corpus. L'on est amené à croire que Monénembo mettrait en scène des catégories narratives véhiculant des jugements les uns sur les autres. L'objectif de cette étude est donc d'inviter chaque personne à insuffler un zeste de raison dans ses passions. De prime abord, la présente contribution tente de montrer en quoi le sujet du regard est prégnant dans l'œuvre par la coprésence des regards fixe, neutre et évolutif. Cependant, il nous semble intéressant de débiter l'analyse par un rappel sur l'idée du regard.

1. Contours théoriques sur le regard

La question du regard s'assimile à deux niveaux, l'un pouvant être qualifié de basique, élémentaire ou sensoriel et l'autre de niveau supérieur ou axiologique. Le regard sensoriel consiste en la perception des choses à travers l'organe de vue. Il se traduit par la description que l'on fait d'une entité. Par moment, ladite description est empreinte de jugement de valeur. L'appréciation soutenant la vision peut être neutre, positive ou négative. D'où l'idée du regard axiologique:

En effet, si le regard est bien l'un des moyens par lesquels nous percevons l'autre, regarder n'équivaut pourtant pas à une simple saisie par le sens de la vue. Comme si voir l'autre équivalait toujours plus ou moins à l'évaluer – évaluation fondée sur l'impression qu'il nous donne à partir de son apparence, laquelle, rarement neutre, est «bonne» ou

«mauvaise». Comme nulle autre perception, le regard comporte une dimension axiologique. Dans le langage courant, dans les «jeux de langages» évoqués par Wittgenstein, le substantif «regard» renvoie même tellement à celui de «jugement» que la dimension à proprement parler perceptive du «regard» est, purement et simplement, escamotée. (Moyses, 2002, p. 66).

Le regard sensoriel se rattache par ailleurs à la description que fait le personnage en situation de parole. Cette description par le biais du regard peut être illimitée ou limitée : « Du choix du narrateur dépend le point de vue selon lequel les faits nous sont présentés. On distinguera deux grandes catégories de points de vue suivant que le narrateur possède une vision illimitée ou limitée des péripéties qui animent l'univers romanesque » (Goldenstein, 1989, p. 32). Elle est illimitée en cas de présence d'un narrateur au regard illimité. Il s'agit d'une sorte de déification du narrateur dans la mesure où il voit tout, il sait tout, il est omniprésent et omniscient. Goldenstein dit alors que le narrateur a une « vision illimitée » (p. 33). Cette aptitude lui permet de présenter l'en-deçà et l'au-delà du récit, ou encore l'amont et l'aval de l'histoire à travers des prolepses et analepses.

A l'inverse, une « vision limitée » (p.35) est dévolue au narrateur racontant à l'instant T ce qui se passe. Aux prises avec les réalités de l'histoire racontée, l'agent parlant qu'il est, est cantonné dans sa dimension humaine. Il ne dit que ce qu'il aperçoit. Justement, il représente sa perception à travers ce qui est « dit » et ce qui est « représenté ».

Le roman commence par une vision limitée de la protagoniste. Elle se retrouve dans un lieu qui lui est étranger. Désarmée, Zoubida désigne l'espace « bled » (p.13), ce qui fait office de titre de l'œuvre. Résidant dans le lieu depuis vingt jours, elle ignore tout de l'endroit. Sa vision limitée s'explique par le fait qu'elle raconte son histoire au présent. La limitation s'appréhende par l'usage du temps présent pour raconter cette partie de l'histoire. Ce temps présent est usité jusqu'à la page suivante où elle s'engage à relater les péripéties ayant abouti à son arrivée dans ce « bled ». Elle dit : « Mais d'abord, je dois te dire comment je suis arrivée ici. J'ai quitté Aïn Guesma de nuit, poursuivie par une meute » (p. 14).

L'histoire s'étant passée à un moment antérieur au temps de la narration, Zoubida en dispose avec une vision illimitée. Pendant sa narration, elle se paie le luxe de s'arroger une certaine omniscience en allant conférer une certitude à une incertitude. En effet, si l'imagination est une perception illusoire/virtuelle, Zoubida attribue une véridicité à son imagination en

conjuguant le verbe dérivé au présent de l'indicatif pour une action passée. Elle affirme : « J'imagine que certains avaient des fusils, d'autres des coutelas, d'autres encore des frondes, des massues ou des lance-flammes » (p. 14).

Le regard sensoriel et l'axiologique se rejoignent lorsque l'un a la valeur de l'autre. Le cas se présente dans une situation où le lecteur décele l'imbrication des deux types de regards. Évidemment, le regard n'est pas seulement inhérent au narrateur et/ou à un personnage. Il concerne également le lecteur. Le regard du lecteur se construit à travers l'image que le texte véhicule sur un personnage, un fait ou toute autre entité. Par le truchement de la description compacte ou éparse faite sur une réalité diégétique, le lecteur ou narrataire se fait une idée sur l'entité en question. C'est pourquoi on pourrait dire qu'il y a trois types de regards sensoriels ou axiologiques, à savoir le fixe (borné, extrémiste), le neutre (sans jugement) et le relatif (changeant, apprécie selon les circonstances).

2. Le regard fixe

Le regard fixe est le plus bas niveau de l'échelle du regard axiologique. Son insignifiance vient du fait qu'il ne concourt en rien en l'anoblissement de l'être humain. La faculté de raisonner permet à l'être humain de prendre de l'ascendant sur les autres créatures. Blaise Pascal formalise cette idée à travers sa célèbre citation :

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser voilà le principe de la morale. (B. Pascal, 1833, p. 85).

En parcourant le roman, l'on réalise que du nombre des prodromes de la décennie noire, figure l'atrophie de l'esprit critique. L'environnement romanesque de *Bled* présente des personnages ayant des regards figés ; incapables de discerner. Ils se bornent aux idées reçues et appréciations superficielles.

« L'homme me porta un regard furieux... une pute ! » (pp. 16-17). En voyant Zoubida, le sieur ne fait aucune critique objective. Son regard est d'emblée conditionné. Le tout premier regard qu'il porte sur la jeune dame, au lieu d'être curieux, est plutôt « furieux » (p. 16). Il est dans une réactivité

déconcertante pour Zoubida. Au lieu de chercher à comprendre la dame annonce que rien ne la ferait descendre de son véhicule à lui, il lui en veut pour ses propos. La vue de l'enfant au dos de Zoubida n'arrange rien. L'homme émet sur le champ la conclusion selon laquelle la jeune dame serait une « pute ». Pire, son jugement ne se limite pas à Zoubida, il prend en compte l'ensemble de l'Algérie : « Ah, je comprends. C'est donc ça ? Salope ! L'Algérie est foutue. J'ai envie de changer de pays ! » (p. 16). Cette réaction n'est pas digne d'une autorité administrative, de surcroît un « sous-préfet » (p. 19). D'où le recadrage vigoureux du compagnon du sous-préfet dans la voiture. Les personnages tirent hâtivement un jugement sur ce qu'ils voient. A la gare, la simple vue de Zoubida sans un homme pour l'accompagner suffit aux personnes de conclure qu'elle est une proie facile. Il a fallu l'intervention de Habib-Levier-de Vitesse pour dissuader les emmerdeurs. Lorsque celui-ci se présente comment l'oncle de Zoubida, ceux-ci n'ont même pas idée de vérifier la véracité de ses dires. C'est dire à quel point ils sont bornés à leurs organes de sens sans aucune mise en contribution de leurs facultés cognitives. Dans cette même lancée, Touria, la nouvelle co-pensionnaire de Zoubida ne demande pas d'explication à celle-ci. Pour elle, sa première impression est suffisante : « Ça se voit que tu as fugué. Je ne t'en demanderai pas la raison » (p.40). Regard fixe résulte d'une culture du jugement superficiel.

Le regard fixe est limité à un rapprochement systématique de ce que perçoit l'organe de vue et ce que l'on sait auparavant. Nul besoin de prendre de la hauteur et chercher à comprendre la spécificité de ce qui se présente à nous. C'est le cas des stéréotypes. La narratrice présente le regard stéréotypé que Papa Hassan porte sur les Noirs. Parlant d'Alfred que l'on doit soustraire de sa voiture suite à un accident de la circulation, Papa Hassan affirme : « Sortez donc m'aider... C'est un nègre certainement du Congo, robuste comme vous imaginez » (p. 30). Dans l'imaginaire collectif algérien, tous les Noirs sont des colosses originaires du Congo. Ainsi, au premier abord, le père Hassan prend Alfred pour un Congolais. Mais probablement conscient que l'Afrique subsaharienne comprend plusieurs pays, il demande au Noir son pays d'origine. Ce dernier dit venir du Cameroun (p. 32). Ce regard stéréotypé donnant le Noir pour un être athlétique se confirme lorsque le Camerounais dévoile son travail : « Professeur d'éducation physique ». Les stéréotypes naissent des expériences. Une fois le stéréotype fixé, le regard se trouve limité. Il fait table rase de toute analyse critique. Dans le cas de la rencontre d'Alfred, le stéréotype a valeur de regard. Dans la mesure où le Noir est étiqueté comme

une personne imposante de forme, la pensée associée à tout Noir cette corpulence. Le père Hassan ne demande pas à la maisonnée de venir regarder le Nègre, il leur demande de se référer à leur « imaginaire » pour se faire une idée de forme physique du Nègre. À l'issue de sa formation, la cause pour laquelle il a été formé militairement n'était plus d'actualité. Au lieu d'emprunter le chemin de ses compères ayant choisi un travail appelant moins de force physique, Alfred opte pour l'enseignement sportif. Ainsi, son instinct lui commande le travail nécessitant plus de testostérone (pp. 33-34). Quoique l'avis de Papa Hassan sur le Noir porte une part de vérité, son jugement a été donné avant l'obtention des informations réelles.

Au-delà de Papa Hassan, c'est l'ensemble de la société algérienne qui entretient cette attitude de jugement a priori. Ainsi, il y a un regard collectif et un regard individuel. Le premier repose sur les croyances sociales tandis que le second se rapporte à la perception qu'un individu a sur une entité. Papa Hassan a une mauvaise idée pour les longues études effectuées par les filles : « A mes dix-sept ans Papa Hassan me retira du lycée : "Les longues études abîment l'esprit, les longues études éloignent de Dieu." » (p. 58). Par regard collectif, les habitants d'Aïn Guesna n'affectionnent pas les personnes ayant « un air effronté » (p. 59). Le jugement porte sur l'apparence. En revanche, Zoubida constate d'abord les traits d'effronterie avant de juger Salma. Et là encore, Zoubida se garde de loger toute la population de Bourgoïn-Jallieu à la même enseigne. Elle prend la peine de demander à Salma si les habitants de là d'où elle vient ont le même comportement qu'elle : « Vous êtes tous comme ça à Bourgoïn-Jallieu ? » (p. 59). Les autres garçons de la classe par contre n'ont pas la même maturité que Zoubida. Sur la simple base du regard collectif négatif sur les personnes venues d'ailleurs, ils agressent verbalement Salma : « Miss Bourgoïn-Jallieu ! Miss Bourgoïn-Jallieu ! Retourne dans ton zoo ! » (p. 59). Cette même attitude dédaigneuse pour une culture étrangère fait école chez Salma. Elle répond à ses agresseurs en ces termes : « Cela sonne mieux qu'Aïn Guesma, bande de ploucs » (p. 60).

Le seul fait de voir Salma « en babouche, robe longue et voile » (p. 61) convainc Papa Hassan qu'elle est une pieuse musulmane. C'est-à-dire à quel point le jugement dans cette contrée est superficiel. Pourtant dans le fond, les filles ont des attitudes peu recommandables selon le dogme musulman. Sous l'initiative de Salma, Zoubida se familiarise à la cigarette, au rock et au rapprochement avec les hommes. Elles flirtent avec les hommes portant seulement « un slip ou un string et parfois rien du tout sous nos

voiles ». Pendant ce temps, le simple fait de voir les filles sous les voiles suffisait aux hommes pour penser qu'elles sont des saintes ni touche. Salma en disait ceci : « Ces idiots, ils ne s'imaginent pas tout ce qu'on arrive à faire sous un voile » (p. 97).

Le regard fixe conduit à une idéalisation de sa propre culture au détriment de celle des autres. Dans la mesure où chaque fait de civilisation est adapté à la société à laquelle il est inféodé, l'individu au regard fixe est amené à limiter le champ des valeurs à sa culture. Il snobe de ce fait les autres cultures. Les exemples sont légions dans le roman. C'est le cas de Salma qui porte un regard péjoratif sur la croyance islamique pour avoir vécu dans une famille musulmane certes, mais ouverte aux civilisations occidentales. Le regard de Salma sur les valeurs à Aïn Guesma vient de son cadre de vie familial. Les parents n'observant pas les principes de l'Islam, Salma ne s'y est pas familiarisée. Son père consommait de l'alcool et jouait au jeu de hasard, deux choses interdites dans la religion musulmane. Sa mère était une servante chez des catholiques durant quatre décennies. De quoi émousser sa rigidité face au respect des prescriptions de l'Islam ; prescription que Salma juge de « sornettes ».

Pour elle, le respect des principes menant au « paradis » sont intolérables. Elle ne comprend pas comment l'on peut croire en une félicité post mortem pendant qu'il y a la possibilité de croquer la vie à pleines dents hic et nunc (p. 62). La concupiscence et la distance que Salma prend vis-à-vis de la religion pourrait s'inscrire dans ce que Céline Tang (2016, p. 181) appelle « l'ère de la libéralisation de la parole, ère du chaos, ère du doute ou, mieux encore, ère de la montée féministe ». Justement, Tierno Monénembo laisse savoir que le roman est un hymne à l'émancipation de la femme à travers la protagoniste Zoubida qui parvient à briser les carcans du prisme religieux: « Elle réussit à se recréer, se réapproprier et son corps et son âme et sa vie. Elle devient un être à part entière, alors que jusqu'ici elle était une chose » (Bertho, 2017, en ligne).

Loïc et Zoubida accusent chacun la culture de l'autre. Loïc avait préconisé la prise de pilule comme moyen de contraception. Zoubida avait refusé arguant que c'est interdit en Islam. Le contraceptif est « haram » (p. 145). Les roumis (Français) ont plutôt un regard péjoratif sur les Arabes au point de les loger dans la même enseigne que les parasites. Leur « Club de Dauville ouvert à tous sauf aux rats, aux Arabes et aux chiens » (p. 150).

Protagoniste du roman, Zoubida se distingue des autres personnages par son tempérament modéré. Tandis que les autres jugent au juger, Zoubida a une idiosyncrasie réservée. Alors que les autres ont un regard fixe, elle a un regard neutre. Elle se contente de constater les choses sans y apporter un jugement critique. C'est cela qui se passe à la vue de Nella au faciès mal en point : « Nous entrâmes dans une pièce mal éclairée où s'affairaient les trois autres filles de la veille ainsi qu'une inconnue borgne avec de laides cicatrices au front » (p. 41). Elle se limite de dire ce qu'elle voit. C'est plus tard que Touria lui confie que Nera est victime d'une agression. C'est vraisemblablement le regard neutre de Zoubida qui lui permet d'analyser avec plus d'objectivité la situation et de prendre la décision qui lui sied : « Je m'évaderai [...] si l'occasion ne se présente pas, Zoubida la créerait elle-même avec ou sans l'aide du bon Dieu » (p. 43). À travers l'attitude de Zoubida, on décèle que le regard axiologique peut varier, d'où l'existence d'un regard évolutif.

3. Le regard neutre et le regard évolutif

Le regard évolutif est le niveau supérieur au classement des regards après le regard fixe et le regard neutre. Le regard évolutif tire sa noblesse de ce qu'il permet à l'Homme de quitter une vision limitée pour une vision plus large. Une chose qui permet au sujet pensant de consolider ou de réorienter sa perception d'une entité. Si la célèbre pensée de Descartes « *Cogito, ergo sum* » continue de faire école à nos jours, c'est bien parce que le bon sens attribue l'honorabilité de l'être humain à sa faculté de porter une réflexion objective sur une réalité et d'en tirer des conséquences. Ainsi, l'Homme doit être en mesure de faire une table rase de tout regard fixe et prêter une meilleure attention au point de vue de l'autre. Moins l'on sait, plus on a un regard fixe. En revanche, plus on sait, plus l'acceptation évolue. À travers le regard neutre qui la caractérise, Zoubida est l'égérie du regard évolutif. La neutralité de son regard l'amène à formuler des interrogations qui aboutissent à la formation de nouvelles opinions. C'est ainsi que Zoubida s'interroge sur tous les mystères autour de sa famille (p. 76). Le regard évolutif ne se limite pas au changement d'optique. Il concerne également l'acceptation de la diversité de la vérité, d'où le respect du point de vue de l'autre. Partant de là, ne peut être manichéen, tout individu imbu de regard évolutif. La personne peut aisément déceler l'existence d'une ambivalence, ce qui conduit à une

tolérance, voire une réorientation de sa propre perception. Enfin, le regard évolutif favorise l'acceptation du changement vers un état jugé meilleur.

Pour ce qui concerne l'ambivalence, le roman laisse voir que rien n'est figé dans l'absolu. Ce qui paraît correcte peut receler des imperfections et vice versa. La relativité s'appréhende par le caractère lunatique de certains personnages.

À travers le roman, on comprend que contrairement à ce qu'on pourrait croire, le méchant n'est pas que méchant et le gentil n'est pas gentil. Zoubida est arrêtée par la police sur délation de Karla (p. 133). Pourtant, alors qu'elle était affalée avec son bébé et à bout de souffle, c'est Karla qui l'a recueillie (p. 122). Ainsi, Karla qui semblait aimable avec elle est la personne même qui la dénonce auprès de la police (p. 131). Mounir a recueilli Zoubida lorsqu'elle était sans abri (pp. 23-25). Mais il la transforme par la suite en objet sexuel dans sa maison close. Krim Benaceur également, après avoir pris Zoubida et son fils dans un auto-stop, se montre moins charitable. En effet, pendant sa fuite après avoir assassiné Mounir, Zoubida est recueillie sur la route par Krim. En chemin, l'homme tente d'abuser d'elle sexuellement. Elle lui assène un coup de massue sur la nuque et s'empare de sa fourgonnette (p.119). Elle doit son initiation à la conduite à Loïc, le père de son enfant qu'elle traite de « *salop* » (p.121). Elle bénit d'une certaine manière Loïc pour lui avoir appris à conduire. Toutefois, au regard de l'irresponsabilité de celui-ci, elle l'injurie. L'évidence d'une invitation à se départir du manichéisme est palpable. Rien n'est totalement bon ou totalement mauvais.

Tout comme le sous-préfet Lakhdar, Mohamed a une attitude patibulaire vis-à-vis de Zoubida. Celui-ci porte un « un couteau » (p. 20) qu'il aurait pu utiliser pour étriper Zoubida. Malgré leur tempérament sévère, ils sont serviables. Le sous-préfet a l'amabilité d'héberger Zoubida une nuit et même il lui offre de l'argent avant qu'elle soit accompagnée à la gare par Mohamed. Ce dernier aussi, en allant livrer Zoubida à la police sur recommandé le sous-préfet, rebrousse chemin au seuil du commissariat. Il prend la direction de la gare routière. La grande similitude entre Mohamed et Lakhdar amène Zoubida à les voir de la même manière. En dépit de l'apparence diabolique des humains, ils ont en eux un zeste d'ange qu'il ne faut occulter. Pareillement, celui qu'on croit inhumain peut développer des qualités sociales incroyables. Ceci pourrait justifier la phrase de Zoubida : « Sa gueule débitait la même merde que celle du sous-préfet. Je faillis néanmoins

l’embrasser » (p. 21). Tierno Monénembo assure avoir détecté cet humanisme chez ses étudiants à l’esprit fondamentaliste :

J’avais des étudiants intégristes qui étaient tout à fait sympathiques, presque poétiques, qui disaient que l’Algérie ne s’en sortait pas parce que c’étaient les athées qui étaient au pouvoir. Ils savaient que j’étais d’extraction musulmane donc ils venaient me parler, mais quand ils me voyaient picoler mon whisky, ils tiquaient un peu ! Mais ils n’étaient pas encore violents, ils étaient pacifiques, très doux, j’étais convaincu qu’ils allaient aider à changer les choses, un peu comme les gauchistes en France, qu’ils allaient secouer le dattier si vous voulez. (Bertho, 2017, en ligne).

La prise de conscience de l’existence de l’ambivalence de l’être humain suscite de la tolérance face à certains actes. Lorsque Mounir offre gîte et couvert à Zoubida, celle-ci se couvre avec l’idée de s’échapper à ses poursuivants. Ayant pris la fuite sur conseil de Salma et de Messaouda, elle prit la fuite, Zoubida parvient à se mettre hors de portée des hommes et de chiens mis à sa poursuite. C’est finalement la folle Lila qui l’aide à trouver le chemin. Ainsi, ceux qui sont prétendument normaux sont ceux qui la persécutent tandis que les marginaux sont ses sauveurs (pp. 152-154). Quoiqu’elle traite ses poursuivants de « brutes », elle justifie leur acte comme une réaction normale face à son fait de donner naissance sans être mariée. Elle a un regard ambivalent. Elle est d’accord avec la condamnation de son acte. Cependant, elle reprouve la méthode de répression de l’acte : « Je m’engouffrai sous les draps... le troisième en mille ans » (pp.27-28). Zoubida développe ainsi une empathie pour ses oppresseurs.

Ce conditionnement émotionnel lui permet par moment de réorienter sa perception des choses. Mounir et ses acolytes abusent sexuellement de Zoubida : « Ils me prirent tour à tour jusqu’à ce que le rai grisâtre de l’aube balaie le bas de la porte... Je n’émis aucune objection, je ne reçus donc aucune gifle, aucune morsure, aucun coup de couteau. Je n’avais pas le choix, c’était le seul moyen si je voulais survivre et m’évader » (p.45). Zoubida reste impassible face à l’exaction des délinquants. Elle n’était pas consentante mais son indifférence lui épargna la bastonnade. Serait-ce une manière de dire qu’il faut savoir gérer son regard sur les faits ? Il faut avoir une intelligence émotionnelle pour dominer certaines situations. Vaut mieux ne pas réagir dans une situation où la réaction serait préjudiciable. Ainsi, Zoubida ne juge pas. Et même lorsqu’elle juge, elle reste lucide. Son intelligence lui permet de

voir positivement l'acte des hommes. Elle semble même s'en délecter : « J'obéissais... je me sentais bien dans ma putain de vie de garce » (p.45).

Dans le roman, Monsieur Terrier se trouve être un complice des maquisards algériens. Une chose que les autres Algériens refusent de croire lorsque Krim le leur dit (pp. 111-112). Les Français de la circonscription fomentent un coup et l'assassinent (pp. 114-115). La relation de M. Terrier avec les Algériens serait une manière pour Monénembo d'inviter à la retenue en adoptant un esprit critique au lieu de généraliser systématiquement toute impression que l'on a d'une situation. Tous les Français ne sont donc pas des colons. Il faut avoir un regard critique et non un regard stéréotypé. Loïc se sent Algérien car ses parents s'y sont rencontrés. Il y est né et y a grandi, surtout, il a vécu la guerre d'indépendance (p. 151). Monénembo estime que Loïc et M. Terrier sont la symbolique de fraternité entre Algériens et Français :

C'est l'histoire de nations très proches. Le pays au monde le plus proche de la France, c'est l'Algérie, et ce n'est pas le Québec ! Je ne le sais que trop bien. Dans des patelins en Algérie, j'ai vu des pieds noirs – qui votent pourtant FN – quand ils reviennent en Algérie, ils s'embrassent tous [...] Malheureusement, cela a complètement perdu son sens. C'est le personnage de Loïc et M. Terrier. (Bertho, 2017, en ligne).

Au-delà de la célébration de l'amitié historique entre Algériens et Français, Monénembo exhorterait à une fraternité interculturelle. Le roman présente des individus d'origines diverses qui finissent par se lier d'amitié en dépit des dichotomies culturelles existant entre eux. L'appropriation de la théorie de la tête-bêche est un solide formant de cohésion interpersonnelle.

Par principe de la tête-bêche, deux personnes peuvent voir la même chose. Mais chacun peut avoir une attitude particulière face à celle-ci en fonction de ses convictions. Tel est le cas de Salma dans ses écarts. Zoubida pense qu'elle devrait être sérieuse dans la croyance en Dieu. Elle rétorque que c'est justement la croyance en Dieu qui la motive à agir ainsi : « Comment veux-tu qu'il me pardonne si je ne commets pas d'abord de péchés ? » (p.84). Zoubida estime que le regard sur une grossesse hors mariage est diversement apprécié selon les contrées en comparaison entre le ressenti d'un Algérien et celui d'un Nègre (p. 147). Lorsque Salma propose à Zoubida une villégiature, elle répond : « Vis ta vie et moi la mienne » (p.82). Elle respecte l'opinion de l'autre. En respectant le principe de la tête-bêche, les relations humaines se bonifient. Papa Hassan et Alfred jugent chacun le peuple de l'autre. Mais les deux hommes ont des atomes crochus l'un avec l'autre ; c'est cela le ferment

de leur solide amitié (pp. 65-66). En outre, chacun respecte la tradition de l'autre. D'ailleurs, Papa Hassan appelle Alfred au respect des règles culturelles algériennes pour demeurer en de bons termes avec tous : « Un conseil : ne touche pas à nos femmes, ami, cela ne me plairait pas. Pour être honnête, cela ne plairait à personne » (p. 37). Également, Zoubida qui jouit d'un tempérament flegme et modulable selon les situations, conseille à Salma de retourner en France pour éviter des ennuis puisqu'elle ne semble pas intéressée à se conformer aux normes algériennes : « Ta place n'est pas ici, Salma. Tu ferais mieux de rentrer » (p. 62).

Zoubida laisse savoir que la grande amitié entre elle et Alfred est née du fait que chacun respecte la religion de l'autre. On comprend aisément le fondement de cette interférence coranique dans le roman : « *Lakoum dînoukoum wa liya dîni* » traduisible par "A vous votre religion, à moi ma religion". Cela confirme la maturité de Zoubida. C'est en cela qu'elle se démarque des autres (p. 183-184).

Messaouda, l'ancienne sage-femme chez qui Salma conduit Zoubida a le même comportement que Salma pour avoir travaillé en France. Dans le fond, le roman promeut la tolérance culturelle. Nul besoin d'avoir un regard hostile sur une pratique sociale propre à un peuple. Chacun se réjouit de sa culture. Le problème vient du fait que l'on veuille un conformisme. On veut que tout le monde dans la société ait la même attitude et aussi, les personnes étrangères veulent imposer leurs manières de voir les choses. Excédée par les pratiques occidentales, Zoubida d'ordinaire très respectueuse de la culture des autres finit par traiter les Français de « dingues » (p. 148). Cette viendrait d'une obsession de croyance que l'on détient la vérité absolue. D'où l'invitation de Zoubida à tout modérer, mais les choses qu'on croit nobles. À propos, Zoubida aurait préféré que Loïc modère son goût pour la lecture (p. 146).

La modération évite les jusqu'au-boutismes et elle permet de migrer vers un état jugé supérieur. Ce mouvement vers un état amélioré pourrait s'appréhender d'abord par une embellie de la condition de détention de Zoubida (pp. 189-190). Également, elle accueille favorablement le fait qu'Arsane les renomme, son fils et elle. Arrane nomme Bébé, l'enfant de Zoubida, Afalkaye. Zoubida ne s'en plaint pas. Elle accepte le changement (p. 179). Zoubida a pour nouveau nom Taderfit Benkinane. Encore une fois, elle opte pour le changement. Et Arrane dit qu'il est temps de penser à une réunification des diverses origines (p.189).

Conclusion

En définitive, par l'entremise du le roman *Bled*, Tierno Monénembo réussit à mettre chaque partie prenante de la guerre d'Algérie face à ses responsabilités. Il le fait en montrant la relativité des points de vue. Ainsi, la question du regard irrigue de bout en bout l'œuvre. Les personnages constituent la catégorie narrative sur laquelle l'auteur s'appuie pour amener l'idée de jugement des uns sur les autres. Dans un ficelage dont il est seul à avoir le secret, l'auteur parvient à présenter les différentes manifestations du regard et finit par accorder la primauté au regard évolutif face au regard fixe. L'écrivain qu'il est se porte en soldat de la paix en préconisant l'ouverture d'esprit et l'acceptation mutuelle afin d'éviter les endoctrinements confligènes. C'est sous cet angle que nous (Kouadio, 2021) avons décelé en quoi Monénembo insinue que le témoignage peut être facteur de conflit ou de paix à travers le roman *L'aîné des orphelins* (Monénembo, 2000).

Références bibliographiques

- BERTHO Elara, 2017, « Retour au bled : Entretien avec Tierno Monénembo », [en ligne], *Diacritik*. Disponible sur : <<https://diacritik.com/2017/01/11/retour-au-bled-entretien-avec-tierno-monemenbo/>>, [consulté le 07/04/2024].
- GOLDENSTEIN Jean-Pierre, 1989, *Pour lire le roman*, Paris, De Boeck-Duculot, 129p.
- MECHAÏ Hassina, 2016, « Tierno Monénembo : "Ce roman est un éloge à l'Algérie" », [en ligne], *Le Point*. Disponible sur : <https://www.lepoint.fr/culture/tierno-monemenbo-ce-roman-est-un-eloge-a-l-algerie-21-11-2016-2084660_3.php#11>, [consulté le 07/04/2024].
- KOUADIO Yao Dit Ouattara Adaman, 2021, « Le rôle du témoignage dans le génocide rwandais de 1994 », *CRELIS* (Côte d'Ivoire), n°12, pp.41-52.
- MONENEMBO Tierno, 2016, *Bled*, Paris, Seuil, 199p.
- MONENEMBO Tierno, 2000, *L'aîné des orphelins*, Paris, Seuil, 157p.
- MONENEMBO Tierno, 1979, *Les crapauds-brousse*, Paris, Seuil, 186p.

- MOYSE Danielle, 2002, « Question de regard », *Laennec*, Tome 50, Éditions Centre Laennec, pp.64-75.
- PASCAL Blaise, 1833, *Pensées*, Tome premier, Paris, Classiques français, 276p.
- STORA Benjamin, 2003, « Guerre d'Algérie : 1999-2003, les accélérations de la mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1244, "Français et Algériens", pp.83-95.
- TANG Élodie Carine, 2016, « Le fait religieux au prisme du regard féminin dans le roman francophone contemporain : lecture d'un roman africain et d'un roman québécois », *Les Cahiers du GRELCEF*, n° 8, "Le fait religieux dans les écritures et expressions francophones", pp.181-193.
- ŻYWCZAK Jerzy, 2010, « Discours historique chez Tierno Monénembo », *Annales Neophilologiarum*, n° 4, pp.87-99.